

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**FEMMES
TOUT AU BORD**

CLARISSE GOROKHOFF

**FEMMES
TOUT AU BORD**

Roman



VOIR DE PRÈS

La citation reproduite p. 424 provient
de : Clarisse Gorokhoff, *Les Fillettes*,
Éditions des Équateurs, 2019.

Avec l'aimable autorisation
des Éditions des Équateurs

© Éditions des Équateurs

© 2026, Clarisse Gorokhoff
et Actes Sud.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-876-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À ma mère, Pascaline.

À ma tante, Pauline.

À mes sœurs, Juliette et Jeanne.

À mes nièces, Nour et Romy.

*À mes grands-mères,
Marie-Christine et Nina.*

Et, bien sûr, à Norma.

*Il faut deux personnes pour
t'engendrer, et une seule pour
mourir. C'est ainsi que le monde
finira.*

WILLIAM FAULKNER,
Tandis que j'agonise.

*Le Cœur demande le Plaisir
– d'abord –
Puis – une Raison de ne pas
Souffrir –
Puis – ces petits Tranquillisants
Qui adoucissent la douleur –
Et puis – il demande à dormir –
Et puis – si telle est
La volonté de son Inquisiteur
Le privilège de mourir –*

EMILY DICKINSON,
Escarmouches.

*Ce que tu cherches
te cherche aussi.*

RÛMÎ

*Ce récit a été vécu.
Altéré par la mémoire.
Traversé par la fiction.*

ANOUK – 22 MARS 2023

Je vais chez une morte. Ou plutôt chez son veuf. Je ne les ai jamais rencontrés mais elle, je l'ai bien connue. On s'est écrit chaque jour pendant quatre mois, jusqu'à ce qu'elle décide que souffrir n'était plus une preuve de courage. Au Nouveau-Mexique, si on insiste un peu, on peut mourir dignement. Faye Steiner a insisté.

Je suis dans l'avion qui descend vers Albuquerque. Ça tangué sévère. J'ai toujours détesté cette sensation de flottement qui finit en chute. Comme l'amour. On croit qu'on plane gentiment et puis, *bam !* ça percute.

Le ciel s'ouvre par éclats derrière le hublot. Des milliers de lumières piquent la nuit. Les routes rectilignes, veines artificielles dans un désert endormi. Où est-ce que je débarque ? Deux petits e-mails échangés avec Jack, le veuf de Faye, ont suffi à ce que je me retrouve ici. À quelques mètres au-dessus du *Land of Enchantment*.

La veille de sa mort, Faye m'a écrit :

Voilà Anouk, c'est mon tour de quitter le carrousel. Merci de m'avoir écrit, et encore plus de m'avoir lue. Je ne me suis jamais sentie autant exister qu'au crépuscule de ma vie. Et c'est grâce à nos échanges. Un jour, si tu veux, viens ici chez nous. Tu y seras bien, j'en suis certaine.

*Love,
Faye*

Être bien... J'ai dû vivre ça une fois dans ma vie, peut-être deux. Et sur le moment, je n'avais pas la moindre idée que j'étais bien.

La dernière fois, c'était à New York. Avec Paul, le fils cadet de Faye. Sans lui, je ne serais pas dans cet avion.

Paul est sorti de ma vie d'un coup sec. Sans prévenir, sans amortir. Mais dans tout le reste, il est encore là. Encastré, dans mon crâne, dans mon corps. Pendant cinq mois et deux semaines on s'est collés nus l'un contre l'autre chaque nuit. Et les journées étaient les répétitions générales de ces nuits. Avec plus de lumière, de musique et d'omelettes.

Le cœur qui pulse sous le plexus solaire. Les doigts et les langues qui s'enlacent... Je ne me souviens plus très bien. L'enchaînement de tout ça. Un jour c'est là, sous vos yeux, ça existe. Et l'instant d'après, à peine un peu de fumée.

Paul est musicien, guitare, piano et clarinette. Et il compose tous ses morceaux. Il sait faire plein d'autres choses. Il casse des œufs, les brouille, les saupoudre de poivre et d'herbes, enfourne une cuillerée dans votre bouche. Vous riez. Lui aussi. Vous manquez de vous étouffer.

Paul est magicien. Il prend votre cœur, lourd comme du plomb, le transforme en plume, avant de souffler dessus. Mais c'est lui qui disparaît. La plume redevient plomb. *Magic.*

Paul s'est interposé entre New York et moi. Pas avec ses petits abdos de musicien, non. Avec son flair. Cette façon qu'il a de vous humer comme si vous étiez une étoile tombée dans sa vie. Paul aime les choses mortes. Les astres qui brillent de très loin mais qui, quand on s'approche, sentent le soufre. Comme moi.

Paul m'a fait vibrer à une fréquence dont j'ignorais l'existence. Je n'appellerais pas ça le bonheur. Plutôt l'envers radical du vide et de l'ennui. La joie ? Peut-être. Ou simplement la vie.

Je savais que ça ne durerait pas entre Paul et moi. Parce que *entre* nous précisément, il y avait ce truc bizarre. Pas des œufs brouillés ou un solo de guitare. Non, de la poussière.

Un tas de résidus de choses mortes qui brillent encore. Dès le début je pressentais la fin. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai ouvert mon corps. Je me suis laissé porter. Je n'aurais pas dû. Mais j'ai bien fait.

J'ai connu l'ivresse sous-oxygénée des cimes. Et quand Paul est parti, j'ai chuté.

— Ma mère est malade. C'est grave, elle va mourir. Je dois partir la voir aujourd'hui à Albuquerque.

Voilà ce qu'il m'a dit avant de m'embrasser sur le front et de filer à LaGuardia.

Pourquoi le front ? Pourquoi pas la bouche ? C'était déjà un signe funeste.

Je savais que Paul aimait infini-